



**HAL**  
open science

## Visiter Levachovo, cimetière du Stalinisme (1989-2010)

François-Xavier Nerard

► **To cite this version:**

François-Xavier Nerard. Visiter Levachovo, cimetière du Stalinisme (1989-2010). Le tourisme mémoriel en Europe centrale et orientale, 2013. hal-03135430

**HAL Id: hal-03135430**

**<https://paris1.hal.science/hal-03135430v1>**

Submitted on 23 Feb 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Levachovo, cimetière du Stalinisme (1989-2010)

François-Xavier Nérard

IRICE — Centre d'histoire des Slaves, Université de Paris 1 Panthéon Sorbonne.

Au cœur de l'été 1937, Nikolaï Ejov, le commissaire du peuple aux affaires intérieures (le NKVD), chef de la police politique stalinienne, signe une série de décrets qui organisent la répression contre les ennemis supposés de l'Union soviétique, dont les autorités du pays souhaitent se débarrasser « une fois pour toutes » (Junge, Binner 2003 : 85). Il s'agit de l'apogée d'une violence politique et sociale qui frappe le pays depuis la consolidation au pouvoir du clan stalinien. La collectivisation de l'agriculture au tournant des années 1920 s'était accompagnée d'une répression féroce (Viola 2005), la lutte contre les ennemis politiques, réels ou supposés, avait pris une nouvelle ampleur après l'assassinat, le 1<sup>er</sup> décembre 1934, de Sergueï Kirov, le premier secrétaire du parti communiste de la région de Leningrad. Entre août 1937 et novembre 1938, les arrestations se multiplient, donnent lieu à des procès expéditifs qui souvent se traduisent par des verdicts de mort. Au total, 700 000 personnes sont passées par les armes au cours de ces opérations qui durent donc un peu plus d'un an. Les traces de cette « Grande terreur » (Conquest, 1968) ont pourtant été minutieusement masquées par les autorités, et ce, dès la mise en œuvre de la politique de répression. Il suffit de se rappeler des mots d'un responsable sibérien de la police politique, Sergueï Mironov, en juillet 1937 à la veille des opérations : « *Notre appareil même ne doit absolument pas savoir où les individus ont été exécutés, ni combien ont été exécutés, personne ne doit rien savoir.* » (Junge, Binner 2003 : 83) Bien loin d'une terreur visible destinée à manifester la toute-puissance de l'État, la grande terreur stalinienne se fondait essentiellement sur le secret et la disparition. Derrière le fracas de la propagande entourant les grands procès de Moscou et la répression contre les élites politiques et administratives du pays, le quotidien de la violence est fait d'arrestations nocturnes, d'exécutions et d'enfouissement des cadavres à l'abri des regards, d'informations minimales ou erronées des proches sur le devenir des personnes arrêtées. Il n'est guère surprenant, dès lors, que le souvenir de cette répression ait peiné à trouver des lieux de mémoire, des lieux de deuil, des lieux d'incarnation (Lanzmann 2009 : 757).

Ces lieux n'émergent de la chape de plomb du secret que très tardivement, entre la fin des années 1980 et le début des années 1990. Deux facteurs principaux expliquent cette apparition dans l'espace public et contribuent à lui donner une forme très particulière. Ce sont d'abord les changements politiques qui rendent possibles la recherche des fosses communes. La société soviétique gorbatchévienne met l'histoire du pays, et notamment la période du stalinisme, au cœur des débats. L'ampleur de la terreur stalinienne est désormais mieux connue. Elle dépasse, de loin, les exactions évoquées par Nikita Khrouchtchev dans son rapport « secret » de 1956. Toutes les victimes sont désormais reconnues, des procédures massives de réhabilitation sont enclenchées. En janvier 1989, le bureau politique du parti communiste et le parlement soviétique confient aux municipalités le soin de construire des monuments à la mémoire des victimes et de maintenir les sites d'inhumation des corps en bon état.

Le deuxième facteur, qui confère à ces charniers une dimension exceptionnelle est d'ordre plus individuel. L'émergence brutale de la réalité des répressions staliniennes, et plus particulièrement de la répression de masse de 1937-1938, avec l'ouverture des archives et surtout l'accès aux dossiers individuels des victimes change fondamentalement le rapport des Soviétiques à l'espace en rapprochant les lieux de la répression des lieux de vie. Ceux dont on savait la mort sans en connaître les circonstances exactes, ceux dont on avait été informé du décès en camp lointain des suites de maladie grave s'avèrent avoir été fusillés, très peu de temps après leur arrestation, si près de leur

famille. Cette proximité insoupçonnée renforce la nécessité d'un lieu de recueillement, en rendant plausible l'accès aux lieux d'exécution, aux lieux d'enfouissement.

C'est dans ce cadre que sur le territoire de l'ancienne Union soviétique émergent des lieux de mémoire victimaire (El Kenz, Nérard, 2011, 9-29), comme Boutovo près de Moscou, Sandarmokh en Carélie ou Levachovo près de Saint-Pétersbourg<sup>1</sup>. Ce sont des lieux de deuil, « où la victime entend faire perdurer le souvenir de sa souffrance, de sa tragédie », mais où la présence du public est également fondamentale puisque ce sont les visiteurs qui permettent de dépasser la dimension purement privée (idem, 13-14). Qui se rend sur ces lieux de violences extrêmes ? Quel sens donner à ces visites ? Plus de vingt ans nous séparent désormais de la révélation de l'existence de ces fosses communes : leur signification évolue-t-elle ? Quelles sont les conséquences de la disparition progressive des générations directement en contact avec la répression stalinienne ? La Russie contemporaine peine à donner un sens aux tragédies de son histoire, à celle du stalinisme en particulier. Il n'y a pas eu de rupture, ni politique ni institutionnelle, entre l'ancienne URSS et la nouvelle Russie, comme il y a pu en avoir en Allemagne ou dans les anciennes démocraties populaires. Le discours institutionnel sur le passé stalinien reste souvent ambigu, comme les nombreuses polémiques sur les manuels scolaires en témoignent (Amacher, 2008). Qu'en est-il de la mémoire des individus, de ceux qui viennent sur ces lieux de massacre, parents de victimes ou « touristes » mémoriels ? L'histoire de ces lieux et de leurs visiteurs témoigne de ces hésitations, de ces errances.

### **L'invention d'un lieu, entre deuil individuel et discours politique**

Au sein de l'association « Memorial » de Leningrad, fondée en 1988 autour de Veniamin Ioffe se met en place un groupe de « recherche » (*Poisk*) animé notamment par Valentin Muravski, chargé de localiser les charniers du stalinisme. En avril 1989, ces militants recueillent les fruits de leur activisme : des représentants de l'organisation deviennent membres d'un comité de la ville chargé de la mise en application des décrets de janvier 1989 sur l'entretien des lieux d'inhumation des victimes des répressions politiques. C'est ce comité que le responsable du KGB de la région de Leningrad, Anatoli Kurkov, informe de l'existence de fosses communes à Levachovo. Situé à une vingtaine de kilomètres du centre de Saint-Pétersbourg, à quelques centaines de mètres du village éponyme, ce territoire d'un peu plus de onze hectares fut affecté aux services du NKVD, pour y enfouir les corps des condamnés à mort exécutés dans les prisons de Leningrad entre 1937 et 1954. Jusqu'à 1989, personne ne connaissait la fonction réelle de ce territoire clôturé par une haute palissade de bois vert, même parmi les habitants de la bourgade voisine.

Malgré la révélation de l'existence du charnier lui-même, rien ne permet de savoir qui est enterré à Levachovo. Aucune exhumation n'a été entreprise. Les procès-verbaux d'exécution du NKVD conservés dans les archives respectent les consignes de discrétion absolue et ne mentionnent jamais l'endroit où le corps est inhumé. Selon des estimations basées sur quelques documents retrouvés dans les archives du KGB, il pourrait y avoir 20 000 cadavres à Levachovo (Razoumov 2006 : 29). Cela représente environ la moitié des fusillés de la Grande terreur dans la région de Leningrad, entre août 1937 et novembre 1938. Il y a donc très certainement d'autres lieux de ce type autour de la capitale septentrionale de la Russie, mais aucun n'a été officiellement reconnu. Levachovo est de fait un endroit unique dans la région et prend une dimension symbolique incontestable. Il est plus qu'un cimetière, puisque ceux qui s'y rendent n'ont aucune certitude que la dépouille de leur proche

---

<sup>1</sup> Un inventaire de ces sites peut être consulté sur le site Internet de l'association Memorial : <http://memo.ru/memory/martirol/index.htm> (consulté le 27 août 2012).

est *réellement* présente dans la terre de Levachovo. Il devient ainsi le charnier réel et symbolique des victimes du stalinisme dans la région de Leningrad.

Les premiers visiteurs se rendent sur les lieux dès l'automne 1989. Ce sont d'abord des activistes de Memorial, mais les parents des victimes, laissés dans l'ignorance depuis plus de cinquante ans, les rejoignent rapidement et ce, d'autant plus que le quotidien *Vetchernij Leningrad*, organe du conseil municipal de Leningrad, publie à partir de janvier 1990 des listes de noms de victimes fusillées pendant la Grande terreur<sup>2</sup>. Les habitants de la ville et de sa région y cherchent les noms de ceux qui avaient disparu en 1937-1938 et viennent à Levachovo pour leur rendre hommage. Les visiteurs accrochent aux branches des arbres de simples rubans, fixent sur les troncs des plaques manuscrites portant le nom du disparu, sa date de naissance, déposent des photos. L'enjeu est fort : il s'agit de faire son deuil, de rappeler la mémoire du disparu. Cette première phase d'organisation du lieu en fait un site unique : l'appropriation individuelle précède le discours institutionnel abstrait, ce que l'on ne retrouve nulle part ailleurs en Russie. Il n'y a alors pas de monument « aux victimes du stalinisme », mais bien une multitude d'hommages personnels.

Ce premier Levachovo est pourtant menacé dès 1990. Un projet, envisagé par les autorités municipales, d'une « reconstruction » du cimetière aux « normes » monumentales soviétiques, qui aurait certes symbolisé sa reconnaissance officielle, mais aurait entraîné la destruction des traces individualisées, alerte en effet ceux des activistes qui ont obtenu la révélation du lieu et qui, depuis, s'occupent de son entretien<sup>3</sup>. Ils décident alors de favoriser l'émergence de monuments communautaires qui, une fois érigés, rendraient politiquement extrêmement sensible une éventuelle transformation du cimetière. Le premier est érigé en mai 1992 à la mémoire des Biélorusses, victimes de la terreur dans la région de Leningrad, une vingtaine d'autres suivront (le dernier est inauguré en 2007 à la mémoire des Italiens, victimes des purges staliniennes<sup>4</sup>). Cette stratégie, aidée par la crise économique qui frappe le pays dans les années 1990, porte ses fruits et rend caducs les projets de réaménagement : le cimetière de Levachovo ne change plus que marginalement d'aspect. Il tend désormais plutôt à se normaliser. Les signes provisoires se font définitifs, le papier ou le bois des premières plaques se transforment : dorénavant c'est le marbre qui tend à dominer.

Le lieu, seul, ne fait pas totalement sens. D'autant qu'on ne trouve à Levachovo ni panneaux, ni musée pédagogique qui produiraient un discours sur le stalinisme. La mémorialisation est totalement opposée à celle proposée à Oradour-sur-Glane par exemple, où les visiteurs sont contraints de passer par le centre de mémoire avant de pénétrer dans le village, dont les habitants ont été massacrés par les nazis en 1944. Le seul petit « musée » à l'entrée du cimetière est composé d'une seule pièce, de quelques mètres carrés. On y trouve quelques objets disparates et surtout des publications sur les victimes du stalinisme, sans qu'y soit proposé un discours structuré sur la violence stalinienne. Ce sont donc bien ceux qui le visitent qui contribuent à faire de Levachovo plus qu'un simple cimetière. Rien n'est moins simple pourtant que de saisir ces femmes et ces hommes, qui se rendent sur ce lieu de désastre. Les traces du passage dans le cimetière sont rares. Le lieu est ouvert à tous, sans contrôle. Aucun billet n'est délivré, les visiteurs ne sont pas décomptés : on ne dispose ainsi d'aucune statistique précise quant au nombre des passages. Une source particulière permet néanmoins d'approcher ces visiteurs. Le petit « musée » dispose d'un

---

<sup>2</sup> Voir l'interview d'Anatoli Razumov dans le *Vetchernii Peterbourg* du 29 octobre 2010.

<sup>3</sup> Entretien avec Anatoli Razoumov, 7 juin 2008.

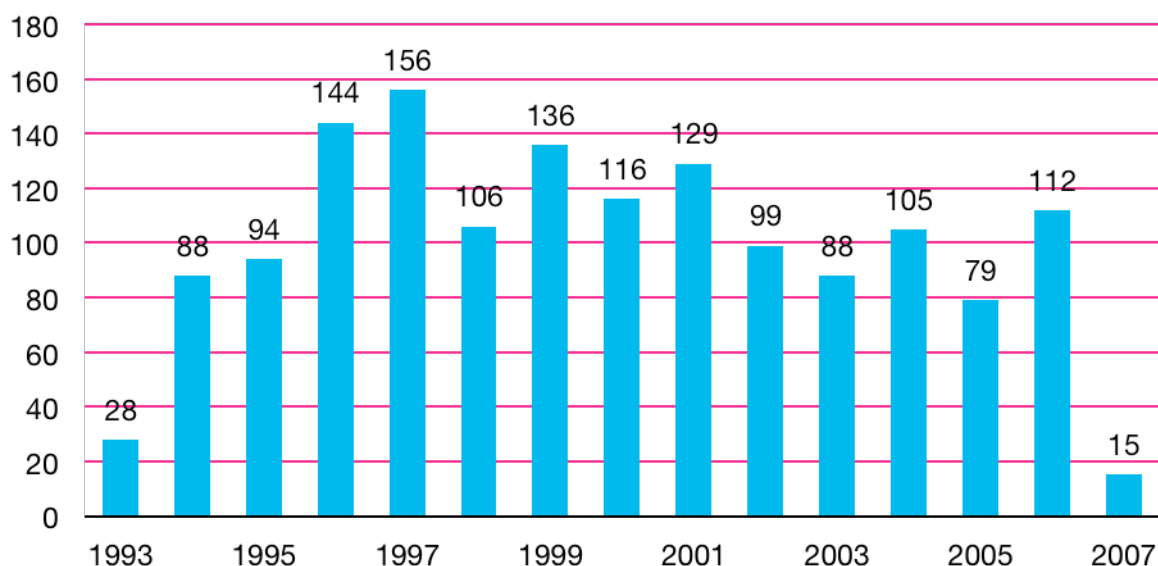
<sup>4</sup> *Saint Petersburg Times*, 3 juillet 2007, n° 1285

livre d'or. Les nombreux commentaires, souvent longs, n'évoquent pas les quelques documents exposés. Personne ne s'y trompe : c'est bien du cimetière dont on parle dans ce livre d'or<sup>5</sup>.

Le visiteur, une fois franchie la palissade en bois qui entoure le cimetière, est laissé à lui-même. Il suit ensuite un sentier bien entretenu qui le fait pénétrer dans la forêt, le charnier proprement dit. Là, il peut continuer à marcher sur cette allée qui serpente dans le sous-bois entre les monuments et les arbres. Mais il peut aussi déambuler entre les pins et les bouleaux pour regarder les dizaines de signes individuels, se recueillir dans le silence du lieu. L'expérience de la visite de Levachovo est forte. L'absence d'élément explicatif qui permette de remettre l'émotion ressentie à distance favorise sans nul doute le besoin de s'exprimer par écrit.

Cet espace d'expression qu'est le livre d'or n'a été mis à la disposition du public qu'en avril 1993, donc quelques années après l'ouverture du cimetière au public. Pendant quinze ans, jusqu'en avril 2007 (date des derniers cahiers que j'ai pu consulter), on dénombre 1495 annotations, soit en moyenne une centaine par an. Combien de visiteurs laissent-ils une trace sur le livre d'or ? Il est difficile de l'estimer, faute d'observations précises. Sur d'autres terrains, les chercheurs situent cette proportion entre 10 et 20 %. En extrapolant ces estimations, on obtient une fourchette de visiteurs compris, en moyenne, entre 500 et 1000 par an. C'est à la fin des années 1990 que les visites et les annotations sont les plus nombreuses. Le chiffre connaît des variations dans le temps, et au cours de chaque année en fonction des aléas climatiques (il y a assez logiquement beaucoup moins de visiteurs pendant l'hiver pour des raisons très compréhensibles d'accès au site) et des dates symboliques : le 30 octobre, journée, officielle depuis 1991, de commémoration des victimes des répressions politiques par exemple correspond chaque année à un pic de fréquentation<sup>6</sup>.

### Livre d'or de Levashovo



■ Nombre d'annotations

<sup>5</sup> Je remercie Anatoli Razmoumov de m'avoir permis d'accéder à ces documents irremplaçables.

<sup>6</sup> Pour les besoins de ce travail, nous avons centré notre étude sur deux dépouillements complémentaires de la source : un dépouillement transversal (1 annotation sur 10) et un dépouillement extensif de l'année 1996.

Laisser une trace de son passage n'est bien entendu pas un acte anodin<sup>7</sup>. Dans ces annotations, on se raconte, on dit l'histoire de sa famille. Le touriste signataire double ainsi son acte de visite par l'écrit, lui donne une signification supplémentaire qu'il importe de décrypter.

Les inscriptions du livre d'or permettent de répartir les visiteurs signataires de Levachovo selon quatre critères. Le premier est celui du nombre, de l'individu au groupe, du singulier au collectif : les visiteurs viennent seuls, en famille, en groupe. Le cimetière est rarement visité seul : les auteurs d'annotations mentionnent volontiers qu'ils sont accompagnés de leur famille, enfants ou petits-enfants. Plus rarement on trouve des cas de visites groupées : il s'agit généralement de scolaires ou de visiteurs étrangers, notamment finlandais.

Le statut du visiteur importe également : il faut distinguer le visiteur anonyme, simple « touriste » du visiteur « autorisé » : conjoint, enfant ou petit-enfant de victime, visiteur officiel. Les parents de victimes constituent une part importante des visiteurs. Pourtant, très rapidement, ils ne sont pas restés les seuls visiteurs du charnier. Certains « touristes » viennent pour rendre hommage, pour se souvenir, pour faire un acte politique ou tout simplement pour « voir » le cimetière du stalinisme. C'est d'autant plus vrai que les lieux symboliques de la violence stalinienne, comme les principaux camps du GOULAG (Vorkhouta, la Kolyma ou même les îles Solovki) situés dans des régions éloignées, périphériques et inhospitalières, sont très difficilement accessibles.

On peut ensuite déterminer l'origine géographique, de la proximité (les habitants de Levachovo) à l'étranger, avec toute une série de degrés intermédiaires. On vient de loin à Levachovo : certains traversent la Russie en venant d'Ekaterinbourg ou de Novossibirsk, d'autres viennent des anciennes républiques soviétiques (Ukraine, Biélorussie, pays Baltes) ou de pays plus lointains (Allemagne, Pologne ou Angleterre).

Le dernier déterminant de ces visiteurs est le discours qu'ils produisent entre le passé et le présent. Ce critère permet de distinguer celui qui raconte une histoire achevée, celui qui fait le lien entre le passé et le présent, celui qui parle au présent ou celui qui tire des leçons pour le futur.

C'est en analysant et en combinant ces quatre éléments que l'on peut mieux comprendre le sens à donner à la visite de ce lieu de mémoire victimaire.

### **Donner un sens au charnier**

Il s'agit d'abord de faire de Levachovo un lieu de souvenir, de recueillement et de deuil. Pour ceux qui écrivent, le cimetière doit assurer la pérennisation de la mémoire des victimes. Le récit de leur vie, de leur arrestation, le simple rappel de leur nom, qui semble parfois sortir directement du dossier du NKVD (la formulation très bureaucratique par l'ordre choisi — Nom, prénom, patronyme suivi de la date de naissance — est ainsi récurrente), de leur histoire constitue l'acte le plus fréquent des parents de victimes. On peut imaginer que ces parents se rendent pour la première fois à Levachovo peu de temps après avoir consulté le dossier personnel de leur proche.

Nous avons appris il y a peu la date et le lieu de la mort de notre grand-père - Smirnov Serguei Viatcheslavovitch, ancien commandant de brigade, fusillé à l'automne 1938, sans avoir reconnu sa culpabilité. Lors de mon premier passage à Piter je suis venu ici avec ma famille pour que son arrière-petit-fils connaisse son histoire. (Annotation de juillet 2001)

---

<sup>7</sup> Il s'agit de sources assez inhabituelles pour l'historien qui est ici confronté à une parole non-contrainte. En ce sens, il s'agit de matériaux plus proches de l'histoire orale, ou des sources du sociologue par exemple. Les études historiques des livres d'or sont assez rares (Reid 2008, par exemple).

Ce discours personnel se fait parfois religieux. Cette dimension est essentielle : elle se matérialise dans le cimetière où les croix et autres signes religieux (juifs notamment) dominent nettement l'espace (mais où des témoignages laïcs subsistent), elle se lit également dans les services religieux (*panikhida*) qui y sont célébrés, dans les messages écrits où l'on demande la construction d'une église (le projet est d'ailleurs en passe de devenir une réalité), où la rhétorique religieuse domine

07.10.2006

Je remercie le destin de m'avoir permis de me rendre sur le lieu d'enterrement de mon pépé Haïgonen Matvei Danilovitch, fusillé le 6 mars 1938. Ses enfants ne sont plus vivants, mais il y a ses petits-enfants, ses arrière-petits-enfants et son arrière-arrière-petite-fille. Vous qui êtes partis innocents, que Dieu vous protège.

Je vous remercie d'entretenir leur mémoire.

Ce discours du souvenir est bien souvent aussi celui de la dignité. Les remerciements répétés pour la propreté et l'entretien du cimetière témoignent de ce souci d'honorer la mémoire des victimes par un cimetière décent, où les monuments ne sont pas laissés à l'abandon. Ce discours est assez logiquement celui des proches, des parents de victimes.

Plus cette dimension intime s'estompe, plus le discours se fait politique. C'est ainsi le cas dans les annotations qui sont le moins personnelles, dans lesquelles l'auteur ne s'identifie pas, ne donne aucune information privée. Les groupes ou les associations, comme ces représentants d'une section de l'association *Memorial* du Sud de la Russie, optent plus facilement pour des remarques générales :

07.07.96

Nous remercions tous ceux qui ont créé le mémorial des atrocités, commises par les bourreaux du stalinisme. Il faut se rappeler et ne pas oublier le communisme.

C'est également le cas des personnalités qui viennent visiter le cimetière es-qualité, comme le consul général de France (en 2005) ou celui de Pologne (août 1996) à Saint-Petersbourg, mais également des associations allemandes, pacifistes comme l'Aktion Sühnezeichen Friedensdienste ou militaires comme la Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge, chargée de l'entretien des tombes des soldats allemands qui, depuis 1993, est présente en Russie. Les représentants de cette association se disent ainsi, en septembre 1996, « profondément impressionnés par le mémorial aux victimes du stalinisme. »

Ce discours politique est pour partie tourné vers le passé. Il fait de Levachovo un marqueur politique, un témoin de la tragédie du communisme, voire de l'Union soviétique. Le lieu est ainsi fréquenté par de nombreux écoliers qui laissent des traces, parfois maladroitement, de leur passage sur le livre d'or. Les commentaires les plus courants relèvent de la condamnation politique et morale du régime : « Que jamais ne revienne le régime inhumain du communisme ! » (annotation de juillet 1996). Il est au demeurant frappant de constater que Staline, l'homme, est quasiment absent de ces textes. C'est aussi le cas de l'immense majorité des dirigeants staliniens : Ejov et plus encore les responsables de la ville et de la région, comme Jdanov, ne sont jamais mentionnés. Cette absence d'incarnation du mal témoigne aussi des difficultés de la Russie postsoviétique à penser le stalinisme et les responsabilités individuelles : c'est le système que l'on voue à l'opprobre, pas les

*perpetrators* connus ou inconnus.<sup>8</sup> On note toutefois quelques rares appels à la vengeance (terrestre ou divine), voire à la constitution de listes de proscrits : « Je voudrais vraiment que les bourreaux-assassins et tous leurs *opritchniki*<sup>9</sup> soient nommés et que soient dévoilés leurs photographies et leur lieu d'habitation aujourd'hui (s'ils sont encore vivants). » (Annotation de juin 1996). Cette dimension politique qui fait de Levachovo un rappel des crimes du communisme reste présente sur le long terme. Elle prend même une importance de plus en plus marquée au fur et à mesure de la disparition des générations qui ont vécu le stalinisme. « Que Dieu donne à tous le bonheur et la santé, et que cela ne se reproduise plus jamais » (Annotation d'octobre 2006).

Pour autant, ce discours n'est pas qu'un discours sur le passé, il a également une dimension politique contemporaine. C'est notamment le cas, en 1996, lorsque l'élection présidentielle russe, organisée le 16 juin et le 3 juillet, fut âprement disputée. Boris Eltsine, candidat à sa réélection, affrontait le communiste Guenadi Ziouganov. À l'issue du premier tour, seuls 3 % séparaient les deux candidats et quelque deux millions et demi de voix. Le danger d'un retour au pouvoir des communistes était évident et on en retrouve fortement la trace à Levachovo. Avec 144 inscriptions contre 94 en 1995, l'année 1996 marque une nette augmentation du recours au livre d'or, et par là probablement de la fréquentation du lieu. Les mois de juin à août rassemblent à eux seuls la moitié des inscriptions, même si cela s'explique en partie aussi par le climat estival plus favorable. Certains « s'étonnent de ceux qui votent aujourd'hui pour le communisme » (annotation du 22 juin 1996). C'est surtout l'expression de la condamnation du *communisme* et de la crainte du retour au pouvoir de ses partisans qui fait l'objet de nombreuses inscriptions : « les descendants [d'une victime] se sont souvenus de ce que porte le communisme-stalinisme, pour que cela ne puisse jamais se reproduire » (Annotation du 19 juillet).

Nombreux sont ceux qui, dans ce cadre, insistent sur la vocation édifiante du cimetière, allant même jusqu'à le confondre parfois avec un « musée ». Un visiteur, né en 1928, propose même « à la génération des aînés » de « reprendre ses esprits », et « d'organiser une visite de ce lieu sacré pour les membres du Parti communiste de la Fédération de Russie » (Annotation du 23 juin 1996). Cette dimension politique, particulièrement marquée en 1996, ne disparaît pas, mais se fait moins impérieuse par la suite, notamment lors des élections de 2000 qui voient la victoire de Vladimir Poutine.

Les multiples dimensions de Levachovo, de l'intime au politique, imposent à présent de s'interroger sur les visiteurs du lieu. Qui sont-ils ? Dans quelle mesure peut-on parler d'un tourisme mémoriel ? Quelles sont les évolutions dans le temps du public de Levashovo ?

## **Venir à Levashovo**

Ces visiteurs sont assez peu nombreux. Les annotations du livre d'or, rappelons-le, nous permettent de les estimer à environ 700 visiteurs par an, soit une moyenne d'une centaine par mois pour la période d'accessibilité du lieu (de mars à octobre). Il n'est pas simple de venir à Levachovo. La ville de Saint-Pétersbourg met à la disposition des familles de victimes un autobus qui les amène du centre de la ville jusqu'au cimetière deux fois par an : le premier samedi de juin et le 30 octobre. En

---

<sup>8</sup> Les noms des collaborateurs du NKVD sont encore très largement inconnus. Les archives des services de sécurité sont totalement hermétiques sur ce point. La hiérarchie est mieux connue grâce au travail de l'association Mémorial (<http://www.memo.ru/history/nkvdfam.htm>, consulté le 27 mars 2012). Mais les études approfondies sont encore extrêmement rares, faute de sources.

<sup>9</sup> Allusion à la garde prétorienne d'Ivan le Terrible.



temps normal, la vingtaine de kilomètres qui le sépare du centre de Saint-Pétersbourg rend le voyage en transport en commun long et délicat. Le site internet du cimetière explique certes comment s'y rendre, mais rien n'est fait pour en faciliter l'accès. Bus et taxis collectifs le desservent quelques fois par jour. Ils le font depuis une station de métro périphérique, et rien n'indique sur place la possibilité de se rendre sur ce lieu de mémoire du stalinisme. Cet éloignement de Levachovo a pu expliquer pourquoi ce fut le seul charnier officiellement reconnu alors que d'autres lieux existent très probablement, comme s'il trahissait la volonté de repousser la commémoration à la périphérie de la ville et du débat public. Malgré tout, l'essentiel des visiteurs vient de la ville ou de la région de Saint-Pétersbourg. L'effort de venir spécialement à Levachovo est probablement valorisé lors d'une inscription dans le livre d'or, c'est le cas d'un quart des signataires qui mentionnent une origine géographique plus lointaine (nombreuses régions de la Russie, pays de l'ex-URSS, mais également plus lointains : Finlande, Pologne, Allemagne, France, ou Italie). Les origines géographiques diverses des « touristes » se fondent à Levachovo qui est d'abord un lieu de réunion, de communion collective qui permet de transcender la douleur individuelle et intime. Venir à Levachovo permet de renouer les liens de l'histoire familiale, entre un disparu et ses descendants.

Levachovo est un espace autorisant les manifestations personnelles, à la différence de la plupart des lieux commémoratifs soviétiques qui privilégient soit l'héroïsation, soit l'anonymat. Monuments communautaires (le cimetière en compte une vingtaine), qui permettent à la plupart des visiteurs de s'inscrire dans une communauté de victimes, tombes-cénotaphes, signes individuels, dépôt de photos, tout concourt à faciliter l'appropriation. Le livre de commentaires est également un instrument important : il permet de donner une dimension publique à la douleur, facilite la construction d'une « intimité publique ». On y raconte son histoire, celle de ses parents, celle de son mari. On tisse ainsi un lien entre le particulier d'une histoire et le collectif d'un lieu, d'un passé. Cette impression est renforcée par les adresses personnelles : non seulement, on raconte une histoire privée, certains rappellent les circonstances de l'arrestation d'un père, d'un mari, mais on s'adresse également directement au défunt. Un nombre non négligeable d'inscriptions sont ainsi au vocatif :

Cher Grand-père, Hodalski Andrei Philippovitch ! Je suis ta petite-fille Diatchenko Natalia Ivanovna. Je suis née quinze ans après ta mort. Et bien que je ne t'aie pas connu personnellement, j'ai beaucoup entendu parler de toi par maman, mamie et Lili. Je me souviens de toi et je suis fière de toi. Que ta mémoire et celle de ceux qui ont été réprimés avec toi soient éternelles !  
Ta petite fille Natacha. 17.7.2004

Révéler ainsi son intimité dans les pages d'un livre d'or qui sont lues par de nombreux visiteurs est un moyen de construire une mémoire collective des répressions. Le choix de refuser l'anonymat des commémorations est d'ailleurs au cœur du projet du mémorial de Levachovo. Anatoli Razoumov<sup>10</sup> publie ainsi dans les tomes du *Martyrologe de Leningrad* des listes de noms de victimes, mais les

---

<sup>10</sup> Razoumov, historien de formation, dirige un centre « Les noms tirés de l'oubli », abrité par la Bibliothèque nationale de Russie : avec une poignée de collaborateurs bénévoles, il collabore avec les archives du Service fédéral de Sécurité, héritier du NKVD, pour établir la liste des fusillés. Chaque tome, aujourd'hui onze d'entre eux ont été publiés sur les 17 envisagés, rassemble les noms de ceux qui ont été fusillés pendant une période chronologique donnée. Avec le site internet qui l'accompagne (<http://visz.nlr.ru/>), ce Martyrologe est une source d'information fondamentale pour les familles et Razoumov est très présent à Levachovo.

associe, chaque fois que c'est possible, à des photos personnelles et à des textes rédigés par les descendants du disparu.

On suit au fil des annotations dans le livre d'or le passage des générations. Aujourd'hui, comme on peut s'en convaincre également en observant sur place les visiteurs, dominant très majoritairement les enfants de victimes. Si, dans les premiers temps, il n'est pas rare de trouver des mentions d'épouses de réprimés (les victimes de la Grande terreur dans la région de Leningrad étaient à 95,2 % des hommes), l'évolution naturelle fait que ces visites se font sans cesse moins nombreuses. Bien souvent, ce sont les enfants qui accompagnent leurs parents, puis les remplacent et rappellent le souvenir de leur père. La venue des petits-enfants, voire de la 4<sup>e</sup> génération, n'est désormais pas une exception. Leurs noms apparaissent dans les commentaires, parfois accompagnés de signatures. Cette reconstruction de l'histoire familiale se lit aussi dans des parcours géographiques très éclatés. Les aléas de la vie soviétique (évacuation des populations pendant la guerre, y compris de Leningrad assiégée, mais aussi les affectations de fin d'études (*raspredelenie*) ont éloigné bien des personnes de la région de leur enfance. On retrouve ainsi nombre de rappels d'une enfance pétersbourgeoise puis d'un départ qui se révélera être définitif avant ce retour, au cimetière, pour honorer un père ou un grand-père. La visite, comme les mots griffonnés dans le livre d'or, devient une façon de réaffirmer cette appartenance, de reconstruire ce lien.

La visite des fosses communes de Levachovo favorise également une insertion communautaire. La grande terreur stalinienne a, en effet, une dimension ethnique qu'il importe de ne pas négliger. Un pan entier de ces opérations vise à « sécuriser » les zones-frontières et à attaquer tous ceux qui auraient été susceptibles de constituer une « cinquième colonne » en Union soviétique. Plusieurs ordres opérationnels du commissaire du peuple aux affaires intérieures, Nikolaï Ejov, concernent ainsi les minorités nationales soviétiques. Le premier de ces ordres concerne les Allemands (00439) et ce dès le 25 juillet 1937, soit quelques jours avant le début des autres opérations de masse. Lui succède un ordre visant les Polonais (00485) puis toute une série d'opérations qualifiées de « nationales » contre les Finlandais, les Lettons, les Estoniens, les Roumains, les Grecs ou les Chinois. Ces groupes pourtant largement intégrés dans l'URSS ou dans l'Empire russe depuis des décennies, voire des siècles, ne sont donc plus que définis par les risques qu'ils font porter à la sécurité du pays. Levachovo fait toute sa place à cette dimension de la Terreur en multipliant les monuments communautaires. Nombreux sont les visiteurs allemands, estoniens, polonais ou finlandais, liés d'une façon ou d'une autre aux victimes de ces opérations, particulièrement meurtrières dans une région multiethnique.

Le cas des Finlandais mérite une étude plus précise. Ils sont très nettement surreprésentés dans le livre d'or. En 1996, 5 des 35 inscriptions « étrangères » sont le fait de Finlandais qui mentionnent explicitement leur pays d'origine et qui écrivent en caractères latins. On retrouve une proportion similaire sur le long terme, en notant même une accentuation du phénomène au cours des années 2000-2006. S'ajoutent à ces mentions en caractères latins (généralement de simples signatures) accompagnées de la mention Finland (en anglais, donc), des inscriptions plus personnelles, en cyrilliques, d'individus aux noms à consonance finnoise ou qui mentionnent explicitement leur nationalité. En outre, il s'agit le plus souvent de visites de groupe comme en témoignent des signatures regroupées en liste, à la différence de la quasi-totalité des autres inscriptions qui sont individuelles. Il faut probablement voir dans cette forte présence finlandaise les traces de l'histoire tragique de la communauté finnoise de Ingrie, dans la région de Saint-Pétersbourg. Leur présence dans le nord-ouest de la Russie remonte au XVII<sup>e</sup>, alors que la région est sous contrôle de la Suède : des Finlandais luthériens de Carélie et de Savonie s'y installent et peuplent

alors majoritairement la zone. À l'issue de la Grande Guerre du nord, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, la Russie prend le contrôle de ces territoires, cette population devient alors une minorité reconnue de l'Empire : lors du recensement de 1897, on dénombre quelque 130 000 Finlandais (*ingermanlandtsy*), et 110 000 en 1926. Comme les autres minorités nationales, leur spécificité est soutenue par le régime soviétique naissant : on recense ainsi près de 300 écoles en finnois et 10 journaux en langue finnoise dans les années 1920. Mais le changement de politique des nationalités au début des années trente touche les Finlandais de plein fouet : déportés vers la Sibérie et l'Asie centrale dès 1934, ils comptent parmi les groupes les plus visés par la terreur dans la région de Leningrad (Martin 2001 : 333 *sqg*). Lors de la Grande terreur de 1937, la communauté, visée par une directive de Ejov du 14 décembre 1937, est décimée : près de 10 000 personnes sont fusillées. En 1989, seuls 16 000 Finlandais résident encore dans la région de Saint-Pétersbourg. Cette dispersion se renforce encore lorsque le président finlandais Mauno Koivisto annonce en 1990 que la Finlande va accueillir les Ingriens d'ex-Union soviétique, les considérant comme des « ré-immigrants », c'est-à-dire des rapatriés (*Libération*, 6 juin 1998). Pourtant, à part l'usage d'une langue finnoise archaïque, bien peu de choses les rapprochent de la Finlande moderne. Malgré un ralentissement à la fin des années 90, l'immigration vers la Finlande reste importante (25 000 personnes en 2007) et s'accompagne de grandes difficultés d'intégration : Finlandais en Russie, ils sont Russes en Finlande ! Ils s'organisent alors autour de multiples associations communautaires. Le voyage à Levachovo, en groupe généralement, relève de cette volonté de tisser du lien entre le passé et un présent difficile. Il veut témoigner d'un point fixe difficile à trouver ailleurs que dans le souvenir des répressions. Les commentaires griffonnés sur le livre d'or à l'entrée du cimetière de Levashovo permettent ainsi de voir la diversité de ceux qui se rendent sur ce charnier du stalinisme, d'entrapercevoir leurs motivations, le sens qu'ils donnent à leur visite. La plupart construisent ainsi un lien, symbolique ou bien réel, avec ceux qui reposent sous les arbres du cimetière.

## Conclusion

Le lieu du désastre entretient une relation dialectique avec son public. C'est le lieu qui fait le public : il attire un public particulier, tout le monde ne se rend pas à Levachovo. Il rassemble ceux qui veulent commémorer, ceux qui veulent connaître ou re-connaître. Les liens familiaux, ou une sensibilité politique affirmée comptent ainsi parmi les raisons qui poussent à venir sur ce charnier. Pourtant, c'est également le public qui fait le lieu. Chaque visiteur contribue à changer le lieu par sa personnalité, grâce à sa façon de le visiter, au sens qu'il donne à son expérience.

Les premiers « visiteurs » de Levachovo étaient, pour l'essentiel, des parents directs de ceux qui gisent dans la terre du cimetière (épouse, enfants). Avec le temps, ce lien direct s'affaiblit, ce sont désormais les petits-enfants des victimes ou, de plus en plus, de simples « touristes » qui viennent se recueillir. Les motivations diffèrent sensiblement. Au deuil des premières années fait place un rapport plus abstrait au stalinisme ou au communisme. Peut-on pour autant parler de Levachovo comme destination d'un « tourisme noir » (Lennon, Foley, 2000) ? Lieu unique dans la région de Saint-Pétersbourg, Levachovo pourrait devenir une destination de ce thanatotourisme. Il serait pourtant hâtif de conclure que c'est déjà le cas. Principalement parce que Levachovo est d'un accès difficile, que rien n'est fait pour en faciliter la visite : aucun élément pédagogique, aucune structure muséale ou commerciale. Enfin, les publics de Levachovo que le livre d'or nous a permis d'étudier restent extraordinairement divers.

Cette diversité rend difficile une lecture univoque du lieu. Levachovo à la différence de tant d'autres lieux de commémoration ne s'est pas construit par une initiative du pouvoir politique. Lorsque les premiers habitants de Leningrad y pénètrent en 1989, c'est un lieu encore vierge.

Terrain d'enfouissement, sans pourtant que l'on connaisse les noms de ceux qui y reposent, Levachovo est de ce fait devenu un lieu « abstrait » du désastre. Ce sont les premiers visiteurs, qui par leurs gestes, par les objets, les photos qu'ils ont déposés en ont fait un lieu polysémique, tout comme les représentants des communautés qui ont érigé des monuments commémorant la dimension ethnique de la répression stalinienne. Chaque nouveau visiteur porte avec lui une nouvelle parcelle de sens. Ces gestes, ces mots inscrits dans le livre d'or, ces souvenirs, ces témoignages, tout contribue à faire évoluer le lieu et l'interprétation que l'on peut en donner. Lieu de manifestation politique, Levashovo est également un lieu de reconnaissance, un lieu de communion, un lieu pour soi. Il se veut un lieu de mémoire victimaire, où « le choc moral se transforme en cause collective » (El Kenz, Nérard 2011 : 14) L'enjeu est de taille : c'est justement dans la capacité de créer ce lien entre le visiteur et le lieu que se fonde le sens de Levashovo. Un visiteur insensible, des signes incompréhensibles et voilà que le site perd son sens : le cimetière de Levachovo n'est plus alors qu'une superbe forêt où la lumière joue entre les pins...

## Bibliographie

Amacher, Korine, « Les historiens de la Russie face au passé stalinien », *Le Temps*, 22 décembre 2008.

Conquest, Robert, *The Great Terror : Stalin's purge of the thirties*, New York: Macmillan, 1968, 633 p. Première traduction française, Stock 1970. L'édition la plus récente : *La Grande terreur : les purges staliniennes des années 30* ; précédé de *Sanglantes moissons : la collectivisation des terres en URSS*, Edition revue et augmentée, Bouquins, Paris, R. Laffont, 1995, 1049 p.

El Kenz, David, Nérard, François-Xavier, *Commémorer les victimes en Europe : XVIe-XXIe siècles*, Seyssel, Champ Vallon, 2011, 343 p.

Foley, Malcom, Lennon, John, *Dark tourism : the Attraction of Death and Disaster*, Londres, Cengage Learning EMEA, 256 p.

Junge, Marc, Binner, Rolf & Stepanov, A, *Kak terror stal "bol'sim" : sekretnyj prikaz no. 00447 i tehnologija ego ispolnenenija*, (Comment la terreur est devenue «grande» : l'ordre opérationnel secret 00447 et la technologie de sa mise en oeuvre), Moscou, AIRO-XX, 2003, 352 p.

Lanzmann, Claude, *Le lièvre de Patagonie*, Paris, Gallimard, collection Folio, 2010 (1ère édition : 2009), 757 p.

Martin, Terry, *The Affirmative Action Empire : Nations and Nationalism in the Soviet Union, 1923-1939*, Ithaca, Cornell University Press, 2001, 496 p.

Razumov, Anatolij Jakovlevič, *Levašovskoe memorial'noe kladbišče* (Le cimetière mémorial de Levachovo), Saint-Petersbourg, Rossijskaja Nacional'naja Biblioteka, 2006, 30 p.

Reid, Susan E., « Who Will Beat Whom?: Soviet Popular Reception of the American National Exhibition in Moscow, 1959 », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, n° 9(4), 2008, pp. 855-904.

Viola, Lynne *et alii* (ed.), *The War Against the Peasantry, 1927-1930 : The Tragedy of the Soviet Countryside*, New Haven, Yale University Press, 464 p.

*Leningradskij martirolog, 1937–1938* (Le martyrologe de Leningrad, 1937–1938), 11 tomes, Saint-Pétersbourg, Editions de la Bibliothèque Nationale de Russie, 1995-2011.